

La Lettre Poétique

N° 66 – Décembre 2009

Je te reconnaitrai

A coup sûr
Je te reconnaîtrai,
Je poserai mes lèvres
Sur tes joues.
Du fil d'une eau
Je recevrai
Le goût salé
De tes larmes,
Ce goût si particulier
D'un amour sans fard
Qui se déclare
A l'anxiété éperdue
De ce qu'il se prépare
A donner,
Qui soit reçu.
A coup sûr,
Je saurai
De la vague
De qui me vient
Ce ruissellement
Du cœur.
Je saurai
Ton amour,
Qui me tient
Et me porte...

Félix Monget

+++++

Pensées

Tout comme le pianiste,
Qui, bercé par le rythme,
Joue en accords mineurs,
Le poète, l'artiste,
Ira trouver les rimes
Des instants de bonheur,
Dans cette source triste
De nostalgie intime,
Là, tout au fond de nos cœurs.

+++++

Les yeux d'une femme sont le ciel de son cœur

Jean-Jacques Guillaumeud

Mille et mille

Mille saisons se confondent.
Mille étés pareils aux champs de blé,
Mille soleils de par le monde
Réchauffent des cœurs oubliés.

Mille pluies de souvenirs,
Mille étoiles au firmament,
Mille perles, mille saphirs
Ne donneront pas du pain blanc.

Mille vœux s'échangent.
Mille jupons flottent au gaiement.
Mille silences se balancent
Sur ma portée sans instrument.

Mille cœurs se déchirent.
Mille parfums s'envolent au vent.
Mille pleurs cherchent le désir
De rêver de l'être absent.

Mille Lunes, sans Lune, sans l'Une,
Mille nuits, sans nuit, s'ennuient,
Mille détresses, quelle infortune,
Lorsque mille baisers de lui
Manquent à ma plume
Pour que je lui souris.

Claude Huot

+++++

Poèmes à main nue

Mes poèmes sont mains tendues
Vers la détresse et la souffrance
Mes poèmes sont mains tendues
Comme caresses dans l'errance
De souvenirs qui n'en sont plus
Mes poèmes sont mains tendues
Vers des images au passé rance
Mes poèmes sont mains tendues
Pour vaincre la désespérance
Pourrais-je alors cesser d'écrire
Quand tant de cœurs ont peur à dire...
Mes poèmes sont mains tendues
Et si j'envisage le pire
Quand par instant je n'en puis plus
Je me love dans un sourire
Parfois fugace parfois diffus
Et heureux de faire plaisir
En une tournée générale
Loin des soupirs et loin des rôles
J'offre des vers à mains tendues
Comme poèmes déjà bus
Ma poésie est mains tendues

Patrick Marcadet

Accroché à la lune

Accroché à la lune
J'aiguise ma plume
Cherchant des rimes
Pour repousser ma déprime.

Accroché à la lune
Je me roule dans les dunes
Pour noyer mon cœur
Dans ce sable d'horreur

Accroché à la lune
Dans ce monde d'amertume
Je me construis une vie
Hors de cette terre en furie

Accroché à la lune
Je t'ai perdue dans la brume
Croyant tenir ta main
Dans un amour sans fin

Accroché à la lune
J'ai jeté ma plume
Ce n'était qu'un mirage
Je tourne la page

Ortiagon

+++++

Vents et marées
A travers le temps
Se sont dispersés
Seuls, les chemins de halage
Permettaient aux bateaux fatigués
Vieux et sans âges
D'atteindre le rivage
Mille difficultés
Devant eux, se dressaient
Arbres, ruisseaux, s'amusaient
A leur couper le passage
Chaque esquif essayait
D'atteindre les berges qui les narguaient
porteuse d'amour et d'amitié, Leurs proues
Criaient aux rives leur courroux
Laisaient leur cœur, se dévoiler
Et, avec grand respect
Regardaient, les bateaux glisser
Sur le chemin de halage

Martine Salé

Fond de moi, fond de neige

En refermant la porte, la porte du collège
Je n'ai pas oublié, fond de moi, fond de neige
Que c'est un professeur qui m'a tenu la plume
La plume, sur un bureau, grand comme une p'tite enclume.

A chaque anniversaire de la nouvelle rentrée
S'efface sur le tableau mes jeunes années
Un peu plus de moi, s'éloigne ce professeur
Un peu plus en moi, s'en agrandit mon cœur

Même si vous n'êtes bon, je f'rai de vous des lions
C'était là son ultime, son ultime chanson
Il grondait dans la marge, ses remarques sages
Il grondait dans la marge, comme un lion dans sa cage.

Nous étions des matelots, des matelots sans eau
Lui notre capitaine, capitaine des préaux
Nous renvoyait des balles et des bleutés verres d'eau
S'amusant avec nous comme sur un bateau.

En refermant la porte, la porte du collège
Je n'ai pas oublié, fond de moi, fond de neige
Sur un bureau grand, grand comme une p'tite enclume
Que c'est un professeur qui m'a tenu la plume

Philippe Charlier

Eclats de Rêve

Le N° 44 est paru. Le numéro : 2, 50 € . Abonnement pour
trois numéros : 10 € . Soutient : 20 € . Le Temps de Rêver,
rue de la Glacière, 81600 Gaillac.

Le Journal à Sajat N° 84 de septembre est paru.
On peut se le procurer contre un chèque 5,5 € :
37, rue Henri Sellier 18000 Bourges

Appel à inscriptions pour le **FLORILEGE de la Saint-
Valentin et de l'amour**, qui sera publié pour la Saint-
Valentin 2011 : thierysajat.editeur@orange.fr

Amie de fou-rire, amie de tant de joies,
Avec une infinie douceur, j'éclaire ton bout de terrain.
Tu actives jusqu'à le rendre incandescent
Un feu inconnu de tous ceux qui nous entourent.
Nous deux libres et seuls de s'aimer, nous deux, nous
deux, nous deux.

Une presque-île où nos corps sont enlacés
Couverts de coquillages et de sable marin.

Michel Prades

LIBELLE novembre 3 € - 116, rue Pelleport – 75020 Paris

Coup de projecteur sur : Théophile de Viau (1590-1626)

Les Nautoniers

Les Amours plus mignards à nos rames se lient,
Les Tritons à l'envi nous viennent caresser,
Les vents sont modérés, les vagues s'humilient
Par tous les lieux de l'onde où nous voulons passer.

Avec notre dessein va le cours des étoiles,
L'orage ne fait point blêmir nos matelots,
Et jamais alcyon sans regarder nos voiles
Ne commit sa nichée à la merci des flots.

Notre Océan est doux comme les eaux d'Euphrate,
Le Pactole, le Tage, est moins riche que lui,
Ici jamais nocher ne craignit le pirate,
Ni d'un calme trop long ne ressentit l'ennui.

Sous un climat heureux, loin du bruit du tonnerre,
Nous passons à loisir nos jours délicieux,
Et là jamais notre œil ne désira la terre,
Ni sans quelque dédain ne regarda les cieux.

Agréables beautés pour qui l'Amour soupire,
Éprouvez avec nous un si joyeux destin,
Et nous dirons partout qu'un si rare navire
Ne fut jamais chargé d'un si rare butin.

+ + + + +

Né au sein d'une famille protestante de petite noblesse il suit des études au collège de médecine à Bordeaux puis à Saumur. En 1615, il entre au service du comte de Candale en qualité de secrétaire poétique. Il a des façons impies et licencieuses qui flattent l'hostilité de l'aristocratie. À travers les odes et les stances, les satires et les épigrammes du premier recueil de ses Œuvres poétiques (1621-1623), il confesse son libertinage spirituel avec une telle candeur et un tel succès que la morale en vigueur s'en offense. Il abjurera en 1622 la religion de son enfance, mais n'évitera pas le scandale qu'aggrave encore, en 1623, la publication du second recueil de ses œuvres et surtout celle du *Parnasse satyrique* : en fuite, il est jugé par contumace et condamné au bûcher. Arrêté en septembre, conduit à la prison du Châtelet, il y vivra de 1623 à 1625 et y écrira quelques-unes de ses pièces les plus durables : la «*Lettre de Théophile à son frère*» et la «*Maison de Sylvie*», suite de dix odes commencées à Chantilly chez son protecteur, Henri de Montmorency. Grâce à l'intervention de son ami des Barreaux, et à la maladresse de ses adversaires, Théophile échappera au bûcher. Banni, puis gracié, il mourra des suites de sa captivité, un an après sa libération, à l'âge de trente-six ans. Maintes fois rééditées, ses Œuvres poétiques connaîtront au XVII^e siècle un succès tel que la gloire de Malherbe même en pâkira.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Théophile_de_Viau

Une cage d'escalier

Une cage d'escalier
Des portes souvent enfoncées...
Mais où est la rampe
Pour que l'on s'y cramponne
Afin que personne ne tombe...

Une cage d'escalier
Des rendez-vous dans l'obscurité
Aux odeurs bien souvent mal famées
On y arrête d'y grandir dans la normalité...
Mais où est la lumière
Pour y voir plus clair
Et ne pas se casser le nez par terre...

Une cage d'escalier
Où sur le palier
S'engueulent des voisins
Et pleurnichent des gamins
Mais on ne dit rien
C'est le quotidien
D'une cité quelque peu isolée...
Mais où est l'éclairage
Les jeunes font naufrage...

Colzane

+ + + + +
Tous les soirs, j'ai tant pleuré
Pourtant mes larmes ne cessent de couler
Je reprends ma plume pour écrire
Toutes les choses qui me font souffrir.

Ces mots représentent mes peines
Peut être aussi toute cette haine,
Des mots gravés sur ce bout de papier
Qui pourraient un jour m'aider, me soulager.

Sans ce masque on découvrirait cette réalité
Celle d'un jeune homme perdu et blessé,
Il essaye de paraître le plus normal
Seulement si vous saviez comme il a mal.

Il a seulement besoin d'y croire
Lui qu'il n'a plus d'espoir,
Chaque soir, Il continue de pleurer
Et ces larmes ne cessent de couler.

Benjamin Pihen

ISSN 1768-336X. Directeur de la Publication et Responsable de la
Rédaction : Olivier MUNIN
Association ARKADIA, 28 allée François de Saige, 33140 Cadaujac.
Site : <http://arkadiaweb.free.fr> Courriel : arkadiaweb@free.fr